

Un HOMME

REVUE DE PRESSE

inspiré de
CHARLES BUKOWSKI

mise en scène,
scénographie
écriture & traduction
GAËL LEVEUGLE





faire poème

Gaël Leveugle diffracte les cinq pages d'*Un Homme*, nouvelle de Charles Bukowski. Une rêverie entre éros et tragique, whisky sec et beignes dans la gueule, allant de Cassavetes à Marc Anthony.

Par Thomas Flagel

Au Centre culturel André Malraux (Vandœuvre-lès-Nancy), jeudi 15 et vendredi 16 novembre
centremalraux.com

À La Filature (Mulhouse), mercredi 5 et jeudi 6 décembre dans le cadre de Scènes d'Automne en Alsace
lafilature.org

Au Théâtre de Verdun, mardi 26 février 2019
transversales-verdun.com

À l'ACB (Bar-le-Duc), jeudi 28 février 2019
acbscene.eu

À La Menuiserie (Mancieulles), jeudi 4 et vendredi 5 avril
theatreicietla.com

untm.net

Après une *Loretta Strong* de Copi¹ aussi barrée que géniale, interprétée seul en scène, le nancéen Gaël Leveugle se plonge dans un autre monstre de la littérature : Bukowski, ses outrances et sa concision, son Los Angeles de losers et d'ivrognes. L'explosion des sentiments et du quotidien crasse d'une société américaine qui pervertit tout, jusqu'à l'intime. Quelques pages d'une nouvelle auxquelles il ajoute poèmes et chansons populaires, forment un spectacle en devenir de plus d'une heure trente. « Prendre le temps de regarder les choses longtemps est notre privilège. Le Théâtre est un métier d'art », glisse celui dont le but est « de faire poème sans se cacher » derrière des prétentions ou des faux semblants. Convaincu de « la fonction symbolique de l'art dans la société », le comédien et metteur en scène milite pour « ne pas saper le rôle de l'esthétique, comme le logiciel libéral actuel le voudrait ! »

Accueillir de l'éros

Gaël Leveugle n'est pas homme à taire ses colères, ni à ne pas donner sens à son œuvre. « Bukowski fait l'exercice d'un refus du texte. » Comprenez du récit dominant. Or « le texte est aujourd'hui affabulateur avec un Président de la République qui croit être un progrès dans son maintien du pouvoir et dont le livre programme s'appelait Révolution », rigole-t-il. « La question aujourd'hui est de dissoudre ce discours plutôt que d'ajouter au brouhaha ambiant. De s'éloigner de la névrose collective dans laquelle nous sommes entraînés, malgré nous. » Reste à « trouver cet endroit intime, celui du désir entre un homme et une femme qui se connaissent, sont un peu alcooliques et cherchent à retrouver la voie d'un désir authentique. Nous cherchons ce moment où les œuvres nous ouvrent et ouvrent des possibles. Dès lors, pas question de proposer du désir tout prêt à livrer au public

comme un feuilleton télé, mais des formes pouvant dissoudre des discours pour, enfin, accueillir de l'éros, au sens freudien. » Et qu'importe si notre époque ne semble guère capable d'accepter les dérapages politiquement incorrects d'un Bukowski : la femme, qui débarque chez son ancien amant après avoir quitté le dernier en date – délesté de quelques centaines de dollars – sur un coup de tête, se prendra quelques claques au milieu de rasades de whisky cul sec. *Un Homme* ne parle que d'amour et de solitude. Et si George, dérape en fantasmant sur les guiboles de Connie, allant jusqu'à la brûler à la cigarette, c'est parce qu'il est un salaud et qu'il le sait. Un mec, baby. Un de ceux qui traînait, comme d'autres Connie, autour des clubs miteux pour âmes en peine que fréquentait Bukowski. Qu'est-ce qui fait que leurs retrouvailles et que leur désir glisse, leur échappe ? « *Un rien, l'indicible que l'on connaît tous, des choses simples qui ne s'expriment réellement que dans l'intimité profonde de chacun.* »

Diffraction le monde

Il se réjouit de placer cette superbe question du désir sur un plateau de théâtre. « *D'autant qu'y travailler la gifle, avec la mythologie d'Opening Nights² de Cassavetes, nous fait prendre notre pied ! Le point de bascule tragique entre George et Connie fait texte. Comment proposerons-nous une expérience physique et sensible au spectateur qui l'a lui-même dans sa propre vie ?* » Par les moyens même de cet art, une forme altérable au contact du public et du temps. « *L'endroit idoine pour ressourcer son éros. On ferme la porte et le temps se modifie. On peut y divertir le monde et le faire dérailler : les gens sont plus eux-mêmes sans un mec leur hurlant de traverser la rue pour trouver du taf.* » Gaël Leveugle pourrait reprendre à son compte les vers de Kobayashi : « *À l'intérieur d'une goutte d'eau, j'ai vu, en reflet, le monde et les choses qui s'y passent.* » La composition prismatique dans laquelle il diffracte l'histoire est « *comme une flaque d'eau où l'on jetterait un pavé, observant les images des remous agités des personnages, dont les reflets nous les donnent à voir avec un petit bout de ciel, un petit bout de nuage, de pierre et d'éclat d'eau qui, tous, nous les racontent.* » Et de citer Fante, Rimbaud, Cassavetes et Godard. De se réclamer de Burroughs, dont la technique de cut up nourrira la dispersion des motifs, comme de Rancière « *puisque nous œuvrons dans un "partage du sensible".* » Pour cela, il

convient de « *retrouver un endroit d'invention esthétique de l'intime, comme le cinéma américain créait le baiser entre deux lèvres après-guerre et cette émotion incroyable jusqu'à ce qu'elles se touchent.* »

L'obscur objet du désir

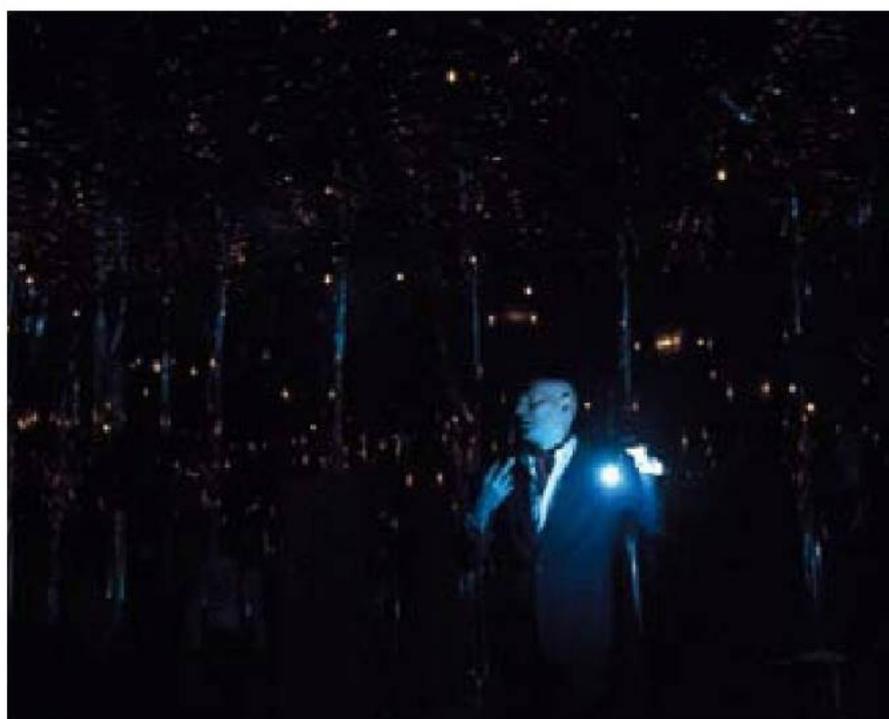
Refonder la société sur du désir. Sans candeur, ni bon sentiments. Encore moins avec des héros rétablissant la justice à longueur de temps comme au cinéma. « *L'univers de Bukowski est peuplé de clodos, de coucheries, de beuveries et de bagarres, autant de symboles de sa vie à L.A. dans les fifties que tout le monde saisit car il est brillant. En confrontant cela à une chanson de Mina, diva de la variété italienne capable de déployer sa voix sur trois octaves ou à Marc Anthony interprétant un lamento sur un air de cumbia, nous interrogeons par des époques et esthétiques différentes, ce désir ne trouvant pas son accomplissement.* » Sur scène, tout concourt au poème : les bruits concrets en direct joués par un musicien, les acrobaties de cirque (corps en chute, équilibre sans virtuosité...), chaque acteur dansant, chantant et convoquant ses techniques de jeu. Le mime qui fonde le mouvement chez Gaël, mais aussi le butō dont l'invention post-nucléaire le fascine. « *Elle contestait le texte de l'époque, renversant la société nippone sur elle-même. Ne me dites pas qu'on n'en a pas besoin aujourd'hui...* » ■



Pas question de proposer du désir tout prêt à livrer au public comme un feuilleton télé, mais des formes pouvant dissoudre des discours pour accueillir de l'éros

¹ Lire *Space Oddity* dans *Poly* n°184 ou sur poly.fr

² Dans ce chef-d'œuvre de 1977, Gena Rowlands, actrice de théâtre dans le film, refuse autant qu'elle peut de rejouer un échange de gifles





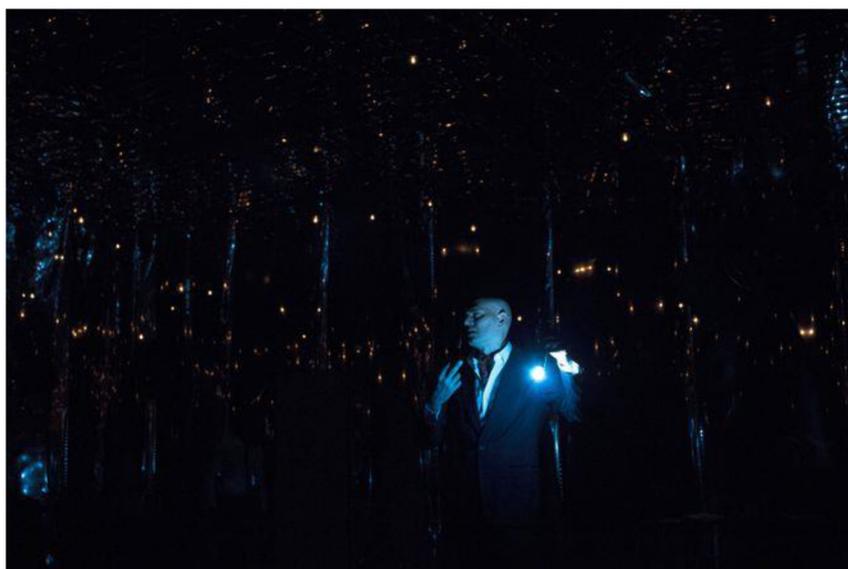
MEDIAPART

VEN. 7 DÉC. 2018 - ÉDITION DE LA MI-JOURNÉE

Gaël Leveugle, un théâtre transdisciplinaire pour « Un HOMME »

7 DÉC. 2018 - PAR [DASHIELL DONELLO](#)

« Un HOMME » est présenté à la Filature, scène nationale Mulhouse, dans le cadre de la 6e édition des « Scènes d'Automne en Alsace » qui met en avant la créativité des compagnies locales et d'artistes indépendants installés en Alsace. Gaël Leveugle évoque un bouchon de carafe que l'on tourne dans ses doigts, pour percevoir une infinité d'impression. Nous n'avons pas été déçu.



© Frederic Toussaint

Constance quitte Walter qui ne la baisait pas bien. Elle désire George qui aime les jambes de Connie : « *Tes jambes m'ont manqué, Connie* ». Cela se passe chez lui dans sa caravane. Les deux amants encouragent leurs relations en buvant force verre de whisky. Georges parle comme un poète aux yeux de Constance : « *J'aimerais te fouetter avec ma ceinture sur les jambes, le cul, les cuisses. J'aimerais te faire trembler et pleurer et quand tu tremblerais et que tu pleurerais, je te la mettrais bien amoureusement* ». Mais Constance n'aime pas ce que lui demande George : « *J'ai pas envie de ça, Georges. Tu m'as jamais parlé comme ça avant. T'as toujours été correct avec moi.* ».

Cette courte nouvelle de [Bukowski](#) est : « *l'histoire brève d'un désir partagé qui pourtant échoue cruellement entre deux êtres qui se retrouvent. Cette nouvelle servira de cœur à la pièce. Dans une démarche minimaliste, nous ne chercherons pas à raconter plus que cette histoire rudimentaire* », nous dit le metteur en scène.

Une démarche minimaliste

Si Gaël Leveugle ne cherche pas à raconter plus, nous voyons plus loin, au-delà des mots. La force de cette création est dans le transdisciplinaire : de l'acrobatie, de la chanson, de la danse, de la musique dans un espace théâtral où la vie est un texte.

« De cette histoire minimale, nous allons garder l'ossature première, faite de temps et de tout ce que la vie joue à notre place. Nous allons tourner l'objet comme on tourne un bouchon de carafe entre nos doigts, en prenant le temps d'observer toutes les facettes et tous les reflets (...) L'ambition, dans la ligne des projets précédents, est de creuser des esthétiques qui proposent une expérience du corps, de sa culture et de son identité. Je remarque que les esthétiques provenant du marketing ou de la communication, qui sont par nature des esthétiques de conditionnement, sont ultra majoritaires dans l'espace collectif et qu'elles s'attaquent principalement au corps. Il y a là dans l'imagerie collective un espace chaud, et un enjeu politique premier à proposer autre chose ».

Cette autre chose agit sur nous. Nous avons peur pour les cervicales des interprètes, quand ils tombent de haut de manière répétitive sur matelas de gymnastique. Nous pensons à **Pina Bausch**, puis l'instant d'après une chanson nous ouvre l'univers de **Pedro Almodóvar** d'une façon corporelle autre.

Avec la nouvelle, il y a d'autres textes de Bukowsky, des poèmes et chansons comme autant de points de vue possible. Dans un univers sonore de Jean-Philippe Gros et musical de Pascal Battus, donnant à l'espace des voix et des présences à la lumière-objet de Pierre Langlois. Les corps des interprètes sculptent l'histoire à l'envi. Avec la liberté expressionniste de Nouche Jouglet Marcus et les acteurs-marionnettes (Kleist *), Gaël Leveugle et Julien Defaye, qui font des trous dans les dialogues d'une célébration, où tout est théâtre.

* **Kleist** : Essai sur le théâtre des marionnettes (Über das Marionettentheater)

Mise en scène, scénographie : Gaël Leveugle

Interprétation : Nouche Jouglet Marcus, Julien Defaye, Pascal Battus, Gaël Leveugle

Musique : Pascal Battus

Diffusion Sonore : Jean-Philippe Gross

Lumières : Pierre Langlois

Régie générale : Frédéric Toussaint

Conception, construction des éléments scéniques : David Yelitchitch (Yet) et Erwan Tur

Assistante à la mise en scène et à la scénographie : Louisa Cerclé

Production, diffusion : Élodie Couraud

En tournée :

ACB - Bar-le-Duc (55) : 26 FÉVRIER

Transversales - Verdun (55) : 28 FÉVRIER

Théâtre Ici & Là - Mancieulles (54) : 4 ET 5 AVRIL

La Filature <http://www.lafilature.org>

Une histoire vidée comme une bouteille de whisky

Avec *Un homme*, Gaël Leveugle et ses comédiens donnent chair à la désespérance de Charles Bukowski, qui a imaginé l'ultime rencontre entre deux paumés.

Mulhouse (Haut-Rhin), envoyé spécial.

Le bref chapitre intitulé « Un homme », tiré du recueil de nouvelles de Charles Bukowski *South of No North (Au sud de nulle part)* publié en 1973 aux États-Unis, en 1982 en France, est l'histoire d'un amour fini, perdu, massacré. Histoire de sexe aussi. Crue. Brutale. En résumé, Constance, plus ou moins pute, alcoolique, pas très vieille mais déjà usée, a quitté Georges, rustique et éternel plongeur dans des restaurants, pour le « riche » Walter, toujours accroché aux jupes de sa vieille maman. Un soir, Constance le plaque et revient trouver Georges dans sa caravane...

Sur cette fable un brin sinistre et désespérée, Gaël Leveugle a tissé sa propre toile. Celle d'un questionnement autour du thème du grand ratage de possibles retrouvailles dans l'existence. Pour cela, avec ses compagnons (Nouche Couglet Marcus, Julien Defaye, Pascal Battus), il a inventé un espace de jeu modulé au fil de la représentation, parfois fléni, parfois incertain mais toujours mystérieux, envoûtant, paniquant. À tel point que certains spectateurs se restent pas jusqu'au bout de l'aventure.

« J'ai fait avec ce qui m'entourne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur »

Dans une atmosphère de faux chaos, forcément millimétré pour bien fonctionner, une porte posée au centre du plateau est un des passages obligés mais parfois contournés. Dans un mouvement qui se répète, les personnages prin-

cipaux montent sans un mot sur une tour d'acier et se lancent dans le vide, pour s'enfoncer dans un matelas. Ce mouvement répétitif est une constante dans *Un homme*, car au-delà des gestes, ce sont les mots, les phrases, qui reviennent comme en boucle, triturés, accélérés, ralentis, en direct, en play-back, avec des décalages voulus, par exemple entre le bruit réel du bouchon sur la carafe de verre et son écho enregistré, comme autant de microfractures dans le déroulement de la vie.

Pendant ce temps, Pascal Battus, installé devant une table, interprète devant ses micros une étonnante partition faite de frottis, de petits chocs, de grincements, de vibrations. Jusqu'au dénouement, quand la phrase est enfin achevée. Quand dans les vapeurs du flacon d'alcool désormais vide, le glas de la rupture définitive sonne. Avec dans la voix des deux comédiens les accents d'une vulgarité extraordinaire.

Bukowski a inscrit l'aventure dans une période assez précise, alors que Gaël Leveugle la situe dans un temps plus indéfini, car, dit-il, « je ne connais pas le Los Angeles des années 1950-1960 et les alcooliques qui peuplent ses bars, j'ai fait avec ce qui m'entourne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur ». L'œuvre de Bukowski s'est construite sur des récits d'errance, de misère, de femmes objets d'un désir constant, d'humiliations. La proposition de Gaël Leveugle renvoie comme dans un miroir tout cet univers poisseux. Avec un envoiement entêtant. »

GÉRALD BOSTE

Le 26 février, à Bar-le-Duc; le 28, à Verdun; en juillet au Festival off d'Avignon.

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE ULTIMA MECAT, GAËL LEVEUGLE JOUE DANS TOUTES SES PIÈCES ET CONÇOIT LA MISE EN SCÈNE COMME UNE ÉCRITURE.



Un homme, un spectacle mis en scène et adapté à partir de textes de Charles Bukowski. Frédéric Toussaint

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

L'Humanité

Avec *Un HOMME*, Gaël Leveugle et ses comédiens donnent chair à la désespérance de Charles Bukowski, qui a imaginé l'ultime rencontre entre deux paumés.

Le bref chapitre intitulé «Un homme», tiré du recueil de nouvelles de Charles Bukowski *South of No North (Au sud de nulle part)* publié en 1973 aux États-Unis, en 1982 en France, est l'histoire d'un amour fini, perdu, massacré. Histoire de sexe aussi. Crue. Brutale. En résumé, Constance, plus ou moins pute, alcoolique, pas très vieille mais déjà usée, a quitté Georges, rustique et éternel plongeur dans des restaurants, pour le «riche» Walter, toujours accroché aux jupes de sa vieille maman. Un soir, Constance le plaque et revient trouver Georges dans sa caravane...

Sur cette fable un brin sinistre et désespérée, Gaël Leveugle a tissé sa propre toile. Celle d'un questionnement autour du thème du grand ratage de possibles retrouvailles dans l'existence. Pour cela, avec ses compagnons (Nouche Jouglet Marcus, Julien Defaye, Pascal Battus), il a inventé un espace de jeu modulé au fil de la représentation, parfois défini, parfois incertain mais toujours mystérieux, envoûtant, paniquant. À tel point que certains spectateurs ne restent pas jusqu'au bout de l'aventure.

«J'ai fait avec ce qui m'entourne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur»

Dans une atmosphère de faux chaos, forcément millimétré pour bien fonctionner, une porte posée au centre du plateau est un des passages obligés mais parfois contournés. Dans un mouvement qui se répète, les personnages principaux montent sans un mot sur une tour d'acier et se lancent dans le vide, pour s'enfoncer dans un matelas. Ce mouvement répétitif est une constante dans *Un homme*, car au-delà des gestes, ce sont les mots, les phrases, qui reviennent comme en boucle, triturés, accélérés, ralentis, en direct, en play-back, avec des décalages voulus, par exemple entre le bruit réel du bouchon sur la carafe de verre et son écho enregistré, comme autant de microfractures dans le déroulement de la vie. Pendant ce temps, Pascal Battus, installé devant une table, interprète devant ses micros une étonnante partition faite de frottis, de petits chocs, de grincements, de vibrations. Jusqu'au dénouement, quand la phrase est enfin achevée. Quand dans les vapeurs du flacon d'alcool désormais vide, le glas de la rupture définitive sonne. Avec dans la voix des deux comédiens les accents d'une vulgarité extraordinaire.

Bukowski a inscrit l'aventure dans une période assez précise, alors que Gaël Leveugle la situe dans un temps plus indéfini, car, dit-il, «je ne connais pas le Los Angeles des années 1950-1960 et les alcooliques qui peuplent ses bars, j'ai fait avec ce qui m'entourne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur». L'œuvre de Bukowski s'est construite sur des récits d'errance, de misère, de femmes objets d'un désir constant, d'humiliations. La proposition de Gaël Leveugle renvoie comme dans un miroir tout cet univers poisseux. Avec un envoûtement entêtant.

Le 26 février, à Bar-le-Duc; le 28, à Verdun; en juillet au Festival off d'Avignon.

Gérald Rossi

Un homme (on est impressionné)

Par Alain Pécoult



©Franck Roncière

« Un homme » est adapté d'une courte nouvelle de Charles Bukowski.

Un homme est passé tout près du bonheur et n'a pas su le retenir. Le souvenir de cette soirée où tout s'est joué à si peu de chose le hante. C'est ce souvenir qui tourne en boucle qui fait l'objet de la pièce.

Gaël Leveugle ré-invente la machine à remonter le temps. Partant de la trace qui reste de cette soirée, la nouvelle, texte lu en voix off, dit en playback, on va se rapprocher de la scène proprement dite, jouée en voix off d'abord, puis « en vrai » jusqu'au dénouement.

Tout se déroule sans heurt, s'enchaîne comme dans un rêve ou un cauchemar où l'on chute de tout son poids à répétition, où l'on revient au point de départ pour refaire le même trajet...

C'est l'ombre des personnages qui apparaît en premier, au fond de scène, avant qu'ils ne poussent la porte, leur ombre, qui les précède. Et puis il y a ces chansons d'amour nostalgiques, en italien, en espagnol, en français, d'abord enregistrée, puis chantée, puis plus ou moins chantée a cappella. Quant au plateau, il s'ordonne petit à petit jusqu'à dessiner la caravane de George où se déroule la scène. Le flou se fait focus, se fait net et irrévocable.

Il faudrait parler des lumières aussi, et de la musique, classique, enregistrée, concrète, créée au plateau. Du jeu des comédiens, proche parfois de la danse, de leurs gestes lents et précis, somnambuliques et hypnotiques.

C'est un spectacle fascinant, on retient son souffle tout au long de cette expérience de distorsion du temps, de retour à la source désormais tarie.

A 20h45 du 6 au 22 sauf les 9 et 16, 116 rue de la Carreterie, 15€ - 10€ - 5€, 04 90 39 57 63,
www.grandest.fr



LE MEILLEUR DES SCÈNES AU COEUR DE L'EUROPE / DAS BESTE DER BÜHNEN IM HERZEN EUROPAS

THÉÂTRE

UN HOMME

C. Bukowski, G. Leveugle

15 novembre 2018 | 16 novembre 2018 | Vandoeuvre-lès-Nancy | CCAM - Scène nationale

05 décembre 2018 | 06 décembre 2018 | Mulhouse | La Filature

Le 26 février 2019 | 20:30 | Verdun | Transversales

Le 28 février 2019 | 20:30 | Bar-le-Duc | ACB Scène Nationale

04 avril 2019 | 05 avril 2019 | Mancieulles | La Menuiserie - Thé à tre Ici&Là

Le problème avec l'amour...

Gaël Leveugle met en scène *Un Homme*, de Charles Bukowski – une nouvelle qui parle d'attirance, mais aussi des problèmes qu'il peut y avoir entre deux êtres, dont les histoires sont ici présentées sur scène de plusieurs manières.

Un beau jour, Constance toque à la porte de Georges, qu'elle a quitté pour Walter. C'est donc fini avec Walter, mais son corps est irrésistiblement attiré par son ancien amour, Georges. C'est alors que se déploie un jeu d'agressivité et d'attirance. Ces deux-là ne peuvent s'empêcher de se toucher, alors même qu'ils ont très envie de se gifler l'un l'autre. A l'image des émotions liant deux êtres, pouvant varier et se compliquer, les histoires des personnages sont ici mises en scène de manières différentes, en acrobaties ou en danse. Une façon audacieuse de revisiter **Bukowski** ! D'ailleurs, cela l'aurait sûrement bien amusé !

L'Homme... Frigorifié

L'Homme, mise en scène de Gael Leveugle
d'après Charles Bukowski
à la Caserne, Avignon Off. Par Yannick Butel



Si un temps on a considéré que le théâtre réfléchissait le monde, dans un héritage où la scène actualiserait celui-là et en soulignerait le sens et la signification ; si un temps on a pensé le théâtre comme un « remake » de notre quotidien au prisme d'esthétiques évoluant en fonction des libertés que l'on prend avec l'époque... il y a, à l'endroit de la pratique des arts, en musique, en danse, au théâtre, en arts plastiques... des penseurs et des artistes qui se sont toujours affranchis de toutes les contraintes. Par le choix de convoquer Charles Bukowski, Gaël Leveugle s'inscrit à l'endroit de ces voix anarchistes, en lieu et place d'une parole libérée de toute omerta, là où l'interdit est défunt. Là où, au plateau, les pensées viennent des viscères et où les mamelles de la poésie s'apparentent au goulot des bouteilles, aux tétons gonflés de muses alcoolisées, aux sexes mouillés et à la profonde solitude qui en est l'humus.

Frère des poètes crottés et maudits promis à l'errance et au gibet, jumeau du vagabond qui écrira une *Saison en Enfer*, reflet de Van Gogh, d'Artaud, de Lowry, d'Antoine Blondin... Bukowski appartient à la famille des poètes dont Derrida a saisi le trait essentiel puisque leur folie s'apparente à une « crise de raison ». Bien loin de l'esprit des Lumières et d'un monde organisé ou sous contrôle, leur poésie se livre dans l'excès, la démesure, là où « la vie d'artiste » les tient en équilibre sur le fil d'un rasoir. Avec Bukowski, au tournant du XXI^e siècle, le pas s'est accéléré et le geste libertaire a gagné en radicalité, s'écartant définitivement, de la poésie de salon et du bon goût bourgeois. Bukowski ne verra donc pas dans la littérature ce qu'y voit ses contemporains en leur majorité et Pivot en sera catastrophé lui qui cherchait le Buzz médiatique avec ses émissions littéraires à deux balles qui avaient néanmoins le mérite d'exister. C'est que Bukowski, quant à la littérature qu'il peut pisser ou produire est clair : « une activité stupide [...] un jeu de cons, un jeu de pharisiens et de profs de lettres, un jeu de lourdauds. [...] Mais boire, c'a c'est le nirvana ! ». Et d'ajouter qu'il ne cessera, pour écrire, de boire, comme on dit « plus que de raison ». Sans doute, comme il s'en expliqua, parce que l'alcool l'a sauvé de la destruction et lui a épargné une « normalité » qu'il détestait et qui est porteuse d'indifférence et d'inhumanité. Et parce que « Boire est une affaire de quantité » rappelle Deleuze, et que l'alcoolique cherche à rester debout, Bukowski s'apparente à l'ivrogne deleuzien qui tire de l'alcool l'écriture qui le tient debout : *Le ragout du septuagénaire, Women, Le Postier, les poèmes...* nous le disent.

Au plateau, Gael Leveugle, qui s'est entouré de la comédienne Charlotte Corman, et des acteurs Julien Defaye et Pascal Battus joue un agencement. Soit, une même scène, reprise et respectant la seule règle qui vaut : la répétition. « Répétition d'un agencement » pourrait être l'autre nom de *L'Homme*. Parce que, d'une certaine manière, le syndrome de la répétition vaut pour la métaphore d'une obsession. Obsession qui se donne sur le mode de la variation et où la reprise ne vaut jamais pour l'identique mais ressemble à celle qui la précède. Et observant ce principe de construction, l'Homme s'augmente de détails, s'épaissit à mesure que la ritournelle s'accomplit. *L'Homme* de Gael Leveugle campe ainsi trois figures génériques prises à l'œuvre de Bukowski qui, au piège de l'espace, se regardent comme prisonniers d'un monde dont ils ne peuvent s'échapper. Monde interlope, pris dans la glue des relations « humaines » obsessionnelles où il est question de l'intello, de la chatte, du Whisky, du plaisir donner à une femme, de violences... Et tout le temps de la représentation, soumise à répétitions et différences, ce que travaille Gael Leveugle porte sur une image et un son. Une image, insolite, redondante, incongrue, hypernaturaliste ou au contraire inquiétante. Un son, différé, décalé, travaillé ou brut... C'est que jouant d'agencements en agencements, Gael Leveugle s'introduit dans le langage de Bukowski, dans la langue de l'américain où les mots n'ont pas pour fonction de nommer, mais de se rapprocher d'une sensation à identifier, d'un intérieur à dénouer, d'une profondeur qu'il faut toucher... là où, sous la croûte des mots, il y a l'ossuaire des pensées.

Une comédienne recourt au playback, un homme qui monte sur un escabeau et tombe inerte sur un lit avant de recommencer, un canapé accueille les confidences d'une femme qui s'inquiète de son sexe, un bruitiste en fond de scène fait des expériences sonores, un bar portatif donne l'occasion à tous de boire sans retenue et infiniment... un 9 millimètre est utilisé et ponctue de détonation une lettre lue, la scène soudainement est habillée de papier alu... A la première image, dans un espace enténébré, un type esquisse une danse... Une porte s'ouvre et se ferme qui ne donne sur rien.

Au terme de *L'Homme*, dans ce théâtre qu'est la Caserne, on songe à cette énième phrase de Bukowski, « la position d'Homme Frigorifié, c'est autrement plus invivable qu'une simple position mais c'est histoire de vous faire considérer ce corps insensible avec un tant soit peu d'humour, sinon vous ne supporteriez pas la noirceur de la situation ». Contrat rempli pour cette mise en scène qui prend le parti d'une immersion dans le petit monde plissé de Bukowski. Non pas les bas-fonds, mais plutôt le monde des arrières pensées.

Dans Un homme, Gaël Leveugle part d'une nouvelle de Charles Bukowski pour développer une riche et singulière poétique du déséquilibre. Une partition où corps, lumière, musique et texte participent tous d'une même chute qui est aussi une fête.

Dès qu'il apparaît dans un costard bleu nuit, qu'il s'avance vers le milieu du plateau et entame une danse étrange, toute désarticulée, Gaël Leveugle installe une atmosphère souterraine, onirique. Derrière lui, un homme mince et barbu comme on en trouve dans les westerns (Julien Defaye) et une jolie fille du style fatal (Charlotte Corman) font quelques lentes traversées, tandis que Pascal Battus installe sur une table un tas d'objets variés : des morceaux de ciment ou de polystyrène, des barquettes de fast food et d'autres choses plus mystérieuses, avec lesquelles il commence à produire des bruits au diapason du reste. À la fois disparates et entièrement cohérents. Bienvenue Au sud de nulle part, titre d'un recueil de Charles Bukowski publié en 1973. Dans Un homme précisément, ou plutôt dans l'univers que Gaël Leveugle a construit autour de cette courte nouvelle où amour, sexe et alcool ne font pas bon ménage.

La logique de Gaël Leveugle est celle des rêves. Il y procède par associations inattendues, volontiers surréalistes. Comme dans son étonnant Loretta Strong de Copi, où il jouait nu au milieu d'un complexe dispositif lumineux, le metteur en scène et comédien déploie un langage à rebours du naturalisme assez brut du texte dont il s'empare. Une sorte de chorégraphie où les mots, la lumière et la musique sont traités comme des gestes qui tentent de s'approcher, sans jamais l'illustrer, de l'histoire de Constance et de George. Une histoire somme toute assez banale : celle d'une femme qui vient de quitter un homme « qui ne sait pas donner du bonheur à une dame » et qui vient avec une bouteille de whisky trouver refuge chez un autre apparemment beaucoup plus doué en la matière.

Si Bukowski, et plus généralement les auteurs de la beat generation, font partie des nombreuses références que Gaël Leveugle brasse et modèle à sa singulière manière dans chaque création de sa compagnie Ultima Neca, son texte lui sert ici de « pré-texte ». C'est à partir de lui, dit-il dans le dossier de présentation de son spectacle, qu'il « commence à écrire son texte, assemblage d'éléments divers, compositions analogiques, figures variées qu'on appelle mise en scène ». Si, traduits par Gaël Leveugle lui-même, les mots de Charles Bukowski finissent par être tous prononcés dans Un homme, c'est donc comme moteurs de l'imaginaire et du corps des artistes, et non l'inverse. Ils sont livrés au compte-goutte, un peu plus longuement dans chacun des tableaux qui sont autant de petits rituels tragiques.

Dans leur exploration de la zone obscure du désir où s'engouffrent les deux protagonistes de Bukowski, les comédiens de Un Homme affirment pourtant une saisissante force de vie. Et une belle foi dans le théâtre, dont ils exhibent tous les mécanismes en transformant à vue l'espace. En reconfigurant leur laboratoire, où l'histoire de Constance et George ne cesse de changer de visage, de signification. Le plateau a aussi sa vie propre. De petites ampoules se décrochent par exemple toutes seules, formant un drôle de ciel étoilé. Des panneaux argentés se déploient de leur propre chef – ou plutôt celui du régisseur général Frédéric Toussaint, qui signe avec Pierre Langlois la belle création lumière du spectacle – en référence sans doute à la Silver Factory, le studio mythique d'Andy Warhol. Un homme célèbre le déséquilibre avec une précision, une intelligence qui éblouit.

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr



Dans son recueil *South of the nord* traduit par Brice Matthieussent sous le titre *Au sud de nulle part*, la nouvelle *Un homme occupe cinq pages* (Points poche). Elle est lue, peu après le début du spectacle homonyme, en partie en voix off, un peu comme un peintre commence par couvrir sa toile d'un fond avant d'attaquer le sujet.

L'histoire peut vite se résumer : une femme, Connie, vient de quitter son mec, débarque ivre chez son ex, George, avec une bouteille de whisky. Ce n'est pas qu'il ne bandait pas son Walter, mais il ne pensait qu'à ses nouvelles voitures, sa mère, ses déodorants, et puis « il baisait comme un pédé » il ne lui léchait jamais la chatte , Georges lui , il l'aimait sa chatte et plus encore ses jambes « Tes jambes m'ont manqué, Connie » lui dit-il.. Et puis tout bascule. Cela s'apaisera dans les pleurs, le remords et l'ivresse. Connie partira sur la pointe des pieds, laissant Georges endormi, elle entrera au Blue Mirror où elle sait retrouver Walter, ivre : « Je t'ai manqué chéri ? » Il ne répond pas.

Charles Bukovski appelle « contes souterrains » les nouvelles de ce recueil. Le travail de Gael Leveugle consiste à entrer dans le souterrain. Un homme est non un prétexte mais un contexte pour déployer un théâtre sensitif où vont de paire la lumière mouvante de Pierre Anglais, la musique live de Pascal Battus (derrière sa table à miracles pleine de bricoles il est sur scène et non sur le côté) et le travail des acteurs reprenant un pan du texte selon différentes variations de vue et de points de vue.

Leveugle s'intéresse au moment où la nouvelle bascule, où Georges (Julien Defaye) gifle Connie (Charlotte Corman) et veut la fouetter avec sa ceinture avant de lui faire l'amour. Ce moment, il le décompose, l'effeuille, comme une phrase que l'on raturerait avant de trouver les bons mots. Tout avait commencé, pour donner le ton et l'humeur, dans une semi obscurité (le début du souterrain si l'on veut) par une danse d'un homme en costard (Gael Leveugle), désarticulant son corps comme sujet à des pressions contraires.

Gaël Leveugle qui a déjà travaillé sur des textes de Viktor Pelevine, Grégory Motton, Antonio Tarantino et Copi, trouve chez Bukowski une matière à déployer son univers aux antipodes du réalisme. A la suite de Tadeusz Kantor, il parle d'une dissolution et d'une dislocation du présent. Que l'on retrouve, à sa manière, chez Bukowski, particulièrement dans ses poèmes. Dans son recueil *Les jours s'en vont* comme des chevaux sauvages dans les collines (traduction Thierry Beauchamp, Points poche) le poème *Autodestruction* fait penser au texte et au spectacle *Un homme* : « les doigts rouges de mon serpent/a-t-il dit/ et ils l'ont transporté/ du canapé sur la civière/ les 25 marches/et sa femme à croisé les jambes/ (je pouvais presque voir son magnifique entrejambe)/a allumé une cigarette/ et a dit/ je ne vois pas vraiment/mais vraaaaaaament pas ce qui lui a pris, / et je lui ai balancé une gifle à travers la gueule /qui a fait voler la cigarette sur le tapis/ comme un truc venu de Mars/ et j'ai suivi la civière/en bas. »

L'INSENSÉ

Un homme est une virtuose écriture de plateau (et pour une fois, ce terme a un sens) où la forme se décline par variations autour d'une petite scénette inspirée de Bukowski. Les gestes et les mots se répètent, une fois projetés, une fois dits, jusqu'à ce que la scène finale se joue de A à Z. Il y a une sorte de développement contrapuntique jusqu'à la finale, où le théâtre, ou ce qu'on en entend de manière classique, n'est plus morcelé par ses éléments auditifs et visuels.

D'abord, c'est du playback. La comédienne Charlotte Corman est en avant scène et lit, ou fait semblant de lire. Plus tard il y aura les actions, mais les sons seront doublés artificiellement. Comme s'il s'agissait d'un dur labeur pour se dépêtrer de quelque chose et arriver à la vie. « Il y a ce petit oiseau bleu au fond de moi, mais que je ne laisserai pas sortir. Je suis brillant. Il ne

sera vu de personne. » Et voir cette représentation du 15 juillet, où un magnifique accident – le bar dont manque une roue et qui chavire dès lors que Charlotte Corman s'assoie dessus renversant l'eau, les verres et la bouteille de whisky – où cet accident semble tout à coup avoir brisé, fissuré quelque chose. « 1. La vie est un texte. 2. Nous voulons faire des trous dedans. [...] 4. Ce n'est pas vrai que quand on veut on peut. » C'est donc cet accident qui a pu faire un trou. La vie battait en pleine force et c'était comme un réveil depuis une longue et astreignante congélation.

Pour faire sauter quelque chose, pour arriver à faire les trous, il y avait la tentative de gueuler un texte et tirer dans l'air avec une arme à feu. Où « the worst » est cette vie partout proclamée et normée, cette vie que l'on devrait mener, et où « the best », c'est tout le contraire : cette vie-là, socialement méprisable et sans doute le verre de whisky. Et à chaque phrase ou presque, un coup de pistolet comme une tentative de déchirer l'air et avec l'air cette chose qui nous empêche, mais de voir clairement l'impuissance de la force. C'est donc un jeu, un passe-temps, plutôt qu'un manifeste dans lequel on croirait encore et ainsi on traverse la vie.

Un autre intermezzo : La scène est presque en noir, Pascal Battus fait des bruits avec des bouts de plastique sur un disque qui tourne. Une musique bruitiste qui semble participer aux craquements d'une couche de glace qui nous enferme durant tout le spectacle. Et en dessous de la glace doit se trouver ce corps tortueux et torturé, éclairé par bouffée de lumière tantôt d'une côté, tantôt de l'autre. Les articulations désaxés, plié en deux ou trois. On ne voit pas clairement et on devine une grimace terrifiante, mais qui se dévoile d'être au finale la tête et des cheveux...

La lumière et la scénographie font un et ils procèdent aussi par ajouts successifs pour construire, pour aller vers une construction quelconque. Des espaces se dessinent. La chambre dessinée par des lignes d'une guinde rappelle les cadres dans les tableaux de Bacon. Nombreuses ampoules sont réfléchies dans l'entour miroitant. Souvent ils s'éclairent eux-mêmes avec des miroirs en réfléchissant la lumière sur leurs partenaires de jeu...

Ce n'est pas un rythme qui se hâte. Tout au contraire. Il construit tranquillement, lentement autour de ce moment où Constance retourne chez George, où les deux sont à nouveau pris par un désir, mais où Constance à la fin (mais il n'y a pas vraiment de fin puisqu'il n'y avait pas d'histoire, et il n'y avait pas de début non plus) le quitte et repars chez Walter. Une lenteur par moment insupportable ou du moins agaçante comme quand il verse le whisky avec le même geste méticuleux, obsessionnel et à répétition infinie dans son verre. Moment de vie où le désir aurait pu cheminer vers quelque chose, nous ouvrir tout à coup à la vie et où l'accident du théâtre l'accomplit.

OUVERT AUX PUBLICS

Une porte, un projecteur, un matelas, une table, un canapé, un escabeau, un portant, une table sur roulettes, une paire de chaussures rouge à talons hauts et une bouteille de whisky, voici les éléments du décor d'Un Homme de Gaël Leveugle. Étrange et enthousiasmant.

La liberté de créer

Disons-le haut et fort, on aime Gaël Leveugle pour sa liberté créatrice. Proposition après proposition, il pousse encore plus loin les cadres de la représentation et n'a pas peur de laisser son public sur le côté avant de le cueillir.

Il y a de cela dans Un Homme. Le metteur en scène puise son inspiration auprès de l'œuvre féconde de Charles Bukowski et livre un spectacle hautement théâtral où la matière sonore est objet de recherche, où les protagonistes racontent à l'envi l'histoire de Connie, Georges et Walter.

Un trio de comédiens

Charlotte Corman, Julien Defaye et Gaël Leveugle campent les personnages de cette histoire d'une rupture amoureuse. Jouant et rejouant une seule et même scène, le public est le témoin d'une mise en abyme. La torsion temporelle due au récit précipite tout ce beau monde dans des interstices où chacun vit et revit les dialogues. Le trouble est à son paroxysme avec le judicieux playback des dialogues.

Différentes temporalités cohabitent dans cet espace. Elles marquent tour à tour une réalité, un fantôme, un présent ou une transcendance de celui-ci ; et donnent lieu à des réjouissances rarement vécues le temps de la représentation.

Une pièce très théâtrale

D'une scène extraordinaire – lorsque Connie et Walter se jettent du haut de l'escabeau –, à un décor en mutation, comme peuvent l'être les comédiens – ingénieux système qui fait basculer le public dans un environnement étincelant –, ou en passant par le chant – on pense ici à la merveilleuse interprétation de Bluebird, poème de Bukowski par Gaël Leveugle –, absolument tout concourt à faire acte de théâtre.

Pascal Battus bruite en direct les séquences de cet Homme qui pourrait très bien être un film que l'on regarderait se tourner.

Il y a encore bien plus de trouvailles dans cet objet, mais cela reviendrait à faire un catalogue à la Prévert.

Un Homme est à la fois étrange et enthousiasmant. Comme l'est Ultima Necat, la compagnie de Gaël Leveugle. On ne peut que vous conseiller d'aller vous frotter à cet Homme-là.

LA CASERNE Jusqu'au 22 juillet à 20 h 45

“Un homme”

LE TOP 

Voilà un objet théâtral unique en son genre, qui commence par la danse désarticulée d'un homme dans la pénombre. Puis une femme entre en scène, tenant un livre, qu'elle lit en play back. Derrière, un homme plonge en brèche sur un épalement de gips. Puis c'est elle, sur fond de musique à assises.

Derrière, Pascal Bastus construit sa musique en direct, à partir de matières frottées, limées, poncées.

L'histoire est celle d'un homme et d'une femme qui se retrouvent dans une caravane, alors qu'elle vient de



Gaël Leveugle embarque les spectateurs dans une expérience théâtrale unique. Photo Frank RENOULT

Jacques Walter. Pourquoi réussir à se relever ? Une si simple...

Le public ne le saura pas.

avant le dernier minute et avant cela, ses nerfs auront été mis à rude épreuve, à l'issue d'un long voyage in

terme Histoire, déclinée à l'infini.

Si Gaël Leveugle est parti de la nouvelle de Charles Bukowski, “Un homme” il en a fait un spectacle total, mêlant danse, chanson, texte, musique, à offrir sans cesse l'accès de son auditoire.

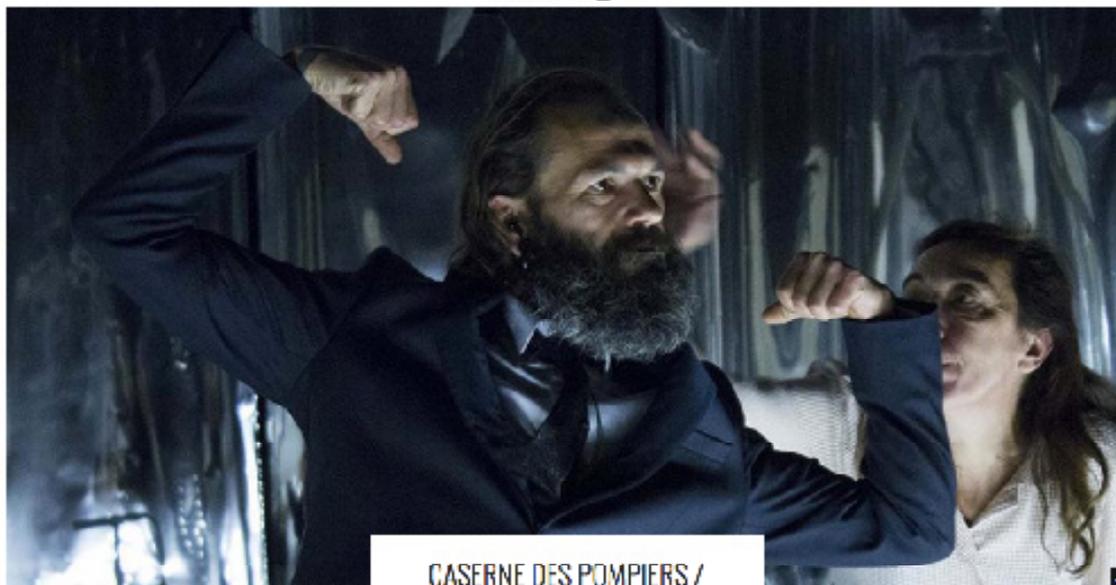
LE FLOP 

Sans le talent des acrobates et l'incroyable mise en scène, l'on pourrait s'y ennuyer.

Marie-Félicia ALBERT

Jusqu'au 22 juillet, à 20 h 45, à la Caserne. Du 10h à 14h15. Rés : 04 90 39 57 63

Un Homme d'après Charles Bukowski, mis en scène par Gaël Leveugle



CASERNE DES POMPIERS /
D'APRÈS CHARLES BUKOWSKI /
MIS GAËL LEVEUGLE

Inspiré d'une nouvelle de Bukowski, *Un Homme* propose un spectacle pluridisciplinaire pour mettre en partage le désir.

C'est comme « un bouchon de carafe que l'on tourne dans ses doigts. On ne regarde qu'un seul objet mais on en perçoit une infinité changeante d'éclats, une infinité d'impressions ». C'est par cette comparaison que Gaël Leveugle, qui traduit, conçoit, met en scène et interprète avec trois autres comédiens *Un Homme* donne à sentir la forme de son spectacle. Dans la nouvelle de Bukowski, une femme vient de plaquer son amant pour retrouver son ex. « *Un prétexte* » pour Gaël Leveugle, qui convoque l'acrobatie, la danse, le théâtre et la musique afin de tourner autour du désir, « *de ce moment où on se lance vers l'autre* ». Une mise en partage sensible bien plus qu'un discours sur ce que produit en nous l'élan, l'attraction, l'envie, mêlés bien sûr du désespoir et de la vitalité que développait l'écrivain américain autour de « *cette instance tragique de nos vies* ».

Théâtre du blog

[Un homme, d'après une nouvelle de Charles Bukowski, mise en scène de Gaël Leveugle](#)

Posté dans 18 juillet, 2019 dans [critique](#).

Festival d'Avignon

Un homme, d'après une nouvelle de Charles Bukowski, mise en scène de Gaël Leveugle

Sur la place Belle-Croix à Avignon où se trouve La Caserne, une peinture murale, usée par le temps, figure la Chiesa della Croce, à Senigallia dans la province d'Ancône.

Un homme âgé assis y est aussi dessiné et pourrait être le fantôme de Charles Bukowski.

« Dans cette petite histoire, Constance se pointe chez George, dans sa caravane, avec une bouteille de whisky, dit Gaël Leveugle. Elle vient de quitter Walter. Elle et lui voient monter leur désir de se retrouver, mais dans le monde tel que le déplie Bukowski, ça n'est pas aussi simple que ça. C'est pas parce qu'on veut qu'on peut. » Avec sa compagnie Ultima Necat, l'artiste, inspiré par la danse butô, donne beaucoup d'importance au langage corporel et envisage la parole comme un mouvement faisant partie d'un tout. Dès la première scène, il assemble musique, danse, acrobatie et texte.

On entend la nouvelle de l'auteur américain d'origine polonaise en voix off, et baigné dans un étroit rayon de lumière, le metteur en scène qui joue aussi dans cette pièce, se trouve traversé par des mouvements rapides et dissociés, comme disloqué par la parole. Charlotte Corman et Julien Defaye le rejoignent, incarnant avec conviction Constance et George. Leurs solitudes se rencontrent: deux destins en chute libre comme le symbolise la leur sur un gros matelas de gymnastique. Le texte va être répété plusieurs fois, soit en « play back » comme une pensée intérieure, soit déclamé par les comédiens. La musique est très présente: soit avec des extraits enregistrés d'une symphonie de Beethoven sur laquelle chante alternativement chacun des artistes, soit jouée en direct par Pascal Battus. A jardin, assis sur une table, le compositeur amplifie le son émis par le frottement de différents matériaux. Le metteur en scène signe aussi la scénographie et nous réserve quelques belles surprises en nous plongeant dans une atmosphère de film : un fauteuil club rouge, l'indispensable table basse avec verres et bouteille de whisky, le tout éclairé par la lumière de petites ampoules en série tombant des cintres...

Malheureusement les nombreux temps morts n'ont pas la densité des silences de *Paris-Texas* de Wim Wenders. Les répétitions de phrases de Bukowski, pas toutes indispensables, rallongent cette pièce qui dure déjà une heure quinze: « Mes jambes, tu les aime toujours? Je n'ai jamais pu les regarder de trop près, elles me brûlent les yeux »... Par ailleurs, cette adaptation d'*Un homme* ne manque pas de charme.

C'est quoi un homme : une mise en scène de Gaël Neveu au TAPS Laiterie, à Strasbourg

Le Nancéen Gaël Leveugle s'empare d'un pré-texte pour pour développer une riche et singulière poétique du déséquilibre. A la mise en scène et au jeu, entouré de Charlotte Corman, Julien Defaye et Pascal Battuchute, il éprouve une chute qui est aussi une fête.

« tes jambes m'ont manqué, Connie. Qu'est-ce qu'elles m'ont manqué ces jambes ! Et cette manière que t'as de porter des hauts talons. Ça m'affole. Les femmes d'aujourd'hui savent pas ce qu'elles ratent. Le haut talon façonne le mollet, dessine la cuisse, forme le cul ; ça donne du rythme à la marche, ça m'enflamme du sol au plafond. »

Jeter son corps dans la bataille du sexe, de l'amour

Tout est là : amour, sexe... L'incandescence du désir bientôt altérée par l'alcool, ingurgité par l'auteur Charles Bukowski qu'adapte ici le metteur en scène et comédien Gaël Leveugle de la compagnie Ultima Neca.

Constance vient retrouver son amant après avoir quitté son conjoint. Dans le huis clos d'une caravane, de rasades de whisky en tirades lubriques, de gifles en refrains populaires, les corps et les mots à la dérive chutent inexorablement vers la solitude.

Entre désir et désespoir, le couple se consume dans un amour vache que seule la réalité crue sait produire. Une histoire somme toute banale : une femme confrontée à des hommes « qui ne savent pas donner du bonheur à une dame ».

Entouré de Charlotte Corman, Julien Defaye, Pascal Battus, Gaël Leveugle façonnent *Un homme*, extrait du recueil *Au sud de nulle part*, publié en 1973. C'est pièce réjouissante et vertigineuse qui explore la zone obscure du désir mais puise à une inextinguible force de vie et une foi inébranlable dans le théâtre.

Car Bukowski ne sert que de pré-texte à Gaël Leveugle qui « a écrit son texte tel un assemblage d'éléments divers, de compositions analogiques, de figures variées qu'on appelle mise en scène ».

Sur scène, de petites ampoules se décrochent toutes seules, formant un drôle de ciel étoilé. Des panneaux argentés s'animent sous l'action du régisseur Frédéric Toussaint qui signe, avec Pierre Langlois, la belle création lumière du spectacle. Les références à la beat generation, la contre-culture américaine abondent comme celle à la Silver Factory, le studio mythique d'Andy Warhol.

Traversée par la douleur et le déchirement, mais aussi par le débordement de la vie, l'œuvre prodigieuse de Charles Bukowski nous traverse par son tranchant, son style caustique. *Un homme* est l'une de ces chroniques d'une vie vécue à l'extrême.

C' est l'histoire d'un homme. Ou plutôt c'est l'histoire des histoires qui se raconteront autour de lui. C'est l'histoire des différentes manières de raconter une histoire. C'est l'histoire de l'homme.

Dans un décor de cinéma avec projecteur apparent et musicien en live, doublage surround et surprises permanentes, on entend des morceaux d'une scène tirée d'un roman de Bukowski. Une femme déçue par son amant vient retrouver l'homme qui la fait vibrer. L'excitation est palpable, le danger imminent. Il y a du sexe sur la table et du whisky dans la tête.

Au fur et à mesure de l'avancée du spectacle, le récit avance vers son incarnation finale : une scène de théâtre de forme plus classique. Mais pour enrichir et préparer ce moment, notre perception aura été ouverte à toutes les influences.



Déconstruire le récit pour mieux le circonscrire

Le metteur en scène Gaël Leveugle désincarne la parole pour mieux la faire résonner. Il prolonge les mots par les lumières et les sons. Il nous déshabitue de la convention pour mieux nous faire entendre le récit et ses infinies possibilités. L'histoire qu'il raconte peut s'appréhender autant intellectuellement que sensoriellement et c'est là une des grandes qualités de ce spectacle.

Les tourments de la passion amoureuse sont figurés par des suicides de cinéma accueillis sur matelas. Des morceaux de musique pop ramassés ça et là dans les égouts des radios s'expriment par le chant – volontairement kitsch – des protagonistes. Ces musiques là nous rattachent au grand récit du monde, celui dans lequel nous baignons quotidiennement, et cela enrichit encore l'amplitude des sensations, tout en préservant le spectacle de l'esprit de sérieux. Le musicien sur scène accompagne par des sons de musique concrète les explorations littéraires des comédiens. C'est souvent fort intéressant, prenant, mystérieux. Il y a des morceaux de « Twin Peaks » là-dedans et des bouts de « Dogville ». Le cinéma s'infiltré dans le théâtre. La distanciation – il en faut bien un peu – contamine la vie et la rend plus spectaculaire.

Il n'y a dans ce spectacle qu'une seule longueur. La scène de théâtre « classique », l'aboutissement de la construction du récit, s'étire un peu trop et ce, peut-être par un curieux manque de radicalité. Elle commence par laisser les comédiens dans le nu de leur parole, puis choisit de les aider par un fond sonore de musique live, rattachant ce moment au reste et endormant un peu la proposition. Mais ce seul bémol n'enlève absolument rien aux qualités de l'ensemble.

La fin du spectacle réserve un dernier retournement de sens que nous ne révélerons pas mais qui permet à la mise en scène de démontrer toute sa subtilité, sa profondeur, son humour. C'est un beau voyage qui est proposé là, plein de découvertes généreusement offertes aux spectateurs par ces explorateurs du récit.

NOVO

20h45. Retour à la Caveau, avec Un homme par la Compagnie Ultime Nécrot (54). Annoncé comme un « spectacle de théâtre transcriptionnaire », la chanson, l'acrobatie, la musique et le théâtre sont les arguments forts d'un contenu offert comme une fable. Tiré d'un recueil de nouvelles de Charles Bukowski, c'est une histoire d'amour, de sexe et de whisky qui se termine mal, évidemment, passant à l'épreuve d'improbables retrouvailles. Il n'y a pas tant à raconter qu'à voir, tout l'image est poignante. On se croit tour à tour chez Warhol ou chez Pasolini, mais surtout partout où le diable nous emporterait. La mise en scène de Gaël Leveillé varie les couleurs de la folie et va heureusement au bout de la scène.

DISTRIBUTION

Écriture et Traduction: Gaël Leveugle

Avec: Charlotte Corman, Julien Defaye, Pascal Battus et Gaël Leveugle.

Mise en Scène et Scénographie: Gaël Leveugle

Musique: Pascal Battus

Diffusion Sonore: Jean-Philippe Gross

Création Lumière: Pierre Langlois & Frédéric Toussaint

Régie Générale: Frédéric Toussaint

Régie Son: Julien Rabin

Production/Diffusion: Élodie Couraud

Assistanat mise en scène: Louisa Cerclé

Construction Décor: Erwan Tur et David Yelitchitch

Remerciements: Nordine Allal, Masaki Iwana, Thomas Coux dit Castille et Nicolas Mazet

PRODUCTION

Compagnie Ultima Necat.

Co-production:

CCAM, SN de Vandœuvre-lès-Nancy

Transversales, SC de Verdun

ACB, SN Bar-le-Duc

La Filature, SN de Mulhouse.

Soutiens:

Théâtre Ici&là, Mancieulles

Collectif 12, Mantes-la-Jolie

Le TGP, Scène conventionnée de Frouard

Bataville, La fabrique autonome des acteurs.

Le décor a été construit aux Atelier du Nest, Thionville.

Merci au Cirque Jules Vernes, pôle National cirque et arts de la rue, Amiens.

Avec le soutien de la SPEDIDAM.



crédit photos: Frédéric Toussaint



UNION EUROPÉENNE
Fonds Européen de Développement Régional



Grand Est
ALSACE CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE
L'Europe s'invente chez nous

**Un spectacle sélectionné et soutenu
par la Région Grand Est**



SPEDIDAM
LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES

